

SÉBASTIEN SPITZER

# LA FIÈVRE

roman

ALBIN MICHEL

*À Romain, mon petit frère si grand.*

*À la mémoire de Raphaël T. Brown  
qui a sauvé sa ville.*

« On ne trouve les diamants que  
dans les ténèbres ; on ne trouve les vérités  
que dans les profondeurs de la pensée. »

Victor Hugo, *Les Misérables*

1

– Par pitié, laissez-moi !

Il est face contre terre, comprimé par un homme à genoux sur sa nuque. Sa pommette et son front tassent le sable du sentier. Un filet de sang dégoutte sous lui comme la poisse. Combien sont-ils ? Quatre ? Cinq ? Tous portent des toges blanches.

L'un d'eux pèse sur son dos et lui déboîte les bras, coudes aux reins, pognes au dos.

– Ahhh ! Pour l'amour de Dieu, je vous en prie. J'ai rien fait.

Un autre lui lie les chevilles si fort qu'il entrave ses artères. Son pouls bute contre le chanvre. Il a la bouche dans le sable et son cri s'y enterre parmi la bave et ce branle-bas d'effroi qui coagule. Un homme rôde en retrait, chasseur tapi dans l'ombre. C'est lui le chef de ces mauvais génies en toge qui hantent les campagnes depuis des mois maintenant, semant les cadavres, éparpillant le drame et ravivant l'idée que naître noir est une malédiction.

## LA FIÈVRE

Quand on est né esclave, mourir est un fait comme un autre, une douleur de plus, un mauvais jour de trop. Son père l'a vécu dans sa chair. Il est mort aux champs, épuisé de fatigue. Son grand-père succomba d'une balle dans la nuque. Il avait soixante ans et souffrait de partout. Mais pas lui. Plus maintenant. Il a été affranchi. Il est devenu libre. Un homme parmi les hommes. Il a le droit de vivre et de rêver sa vie sans penser à la mort. Il s'y est habitué depuis la fin de la guerre, la victoire de Lincoln et les lois votées pour libérer les Noirs, faire taire les fouets des maîtres, les coups des contremaîtres. Libres enfin ! Quel miracle ! Il s'est mis à rêver de lundis, de l'école pour ses enfants, d'un emploi dans le commerce, de dimanches en prières et de semaines qui se ressemblent.

– Pourquoi ? Pourquoi moi ?

Le pire des refrains s'est accroché à ses lèvres.

– Pourquoi ? Pourquoi moi ?

Les toges blanches le relèvent. Leurs visages sont cachés. La lune cruelle éclaire la scène d'un crime en cours.

Il voit son ombre au sol, pas plus noire que leurs ombres. Ils sont cinq contre lui. Cinq juges de mauvaise foi. Cinq silhouettes masquées et un nom murmuré :

– Keathing, viens m'aider !

Son instinct prend le pouvoir. Serrer les dents. Faire le dos rond. Attendre. Se taire. Pleurer un peu, puisque

## LA FIÈVRE

ça dure. Pleurer, ça fait du bien, c'est souffrir en silence. Tenir. Tenir bon.

Très jeune, avant la guerre, son père lui avait appris à cousiner la douleur, à débecter ses rages. Il lui avait dit que s'il s'abandonnait à cette douleur comme à ces rages, il ne ferait qu'attiser le drame noir.

Rien n'y fait.

Le mauvais sort s'acharne. Seul un chien se dévoile. Tel quel. Plein de crocs enfoncés dans le muscle de sa cuisse. Il souffre. Aveuglément face à cet animal, avec des yeux de nuit noire et une haleine sauvage. Le chien cesse de grogner et lève mollement la patte sur le poteau devant. Il marque son territoire de quelques gouttes d'urine pendant que l'ancien esclave implore ses bourreaux blancs :

– Pourquoi ? Pourquoi moi ?

En vain.

L'un d'eux serre sa trachée pour qu'il ouvre la bouche. Il fourre deux doigts dedans. Il enfonce un chiffon plein de flotte dans sa gueule. Lui tente de résister, secoue un peu le tronc et attire le chien. Il n'entend même plus ses grognements furieux. Il a pris le même muscle et mord.

– Faut pas traîner, murmure une voix.

Soudain, tout s'atrophie. La bête a lâché prise. Une chouette froisse l'air. Un coassement annonce l'accouplement de crapauds. Son cœur bat si fort qu'il

## LA FIÈVRE

pourrait exploser. Combien de temps encore ? Combien de temps avant de mourir ?

Une corde fend l'air et cogne contre un poteau. Les nœuds de chanvre crissent sur un rondin de bois. Il compte plusieurs brassées.

– Tu vas trop loin ! dit celui qu'il a pris pour leur chef. On devait simplement lui faire peur. Pas ça !

« Ça », c'est le mot qui l'achève. « Ça », c'est l'idée qui gomme tous les « pourquoi », les « par pitié ».

– T'es pas obligé de rester là.

Une main le pousse devant. Une autre le maintient droit, debout, calé contre ce poteau transformé en potence, comme un mât d'injustice dressé devant une lune bien blanche, bien complice.

Les hommes et le chien-loup s'activent dans son dos. Comme sa jambe se dérobe, il s'adosse au poteau, jette un dernier regard vers la grande ville au loin, la vallée qui serpente et les champs qui se déclinent, noir sur noir, jusqu'au bout de l'horizon. Il les connaît par cœur, chaque pousse, chaque travée. Cette vie est un boyau d'enfer, une fosse de Babel. Il y avait cru pourtant à ces lois, à ces mots. Il ne peut plus se défendre quand ils lui passent la corde au cou, et prie.

– Notre Père qui êtes aux cieux, que Votre nom soit sanctifié. Que Votre règne arrive.

Comme il n'a plus de prise, mais juste la honte de grommeler des mots qui finissent en charpie, il se

## LA FIÈVRE

résigne. Il ferme lentement les yeux. Il prend la mesure de l'instant qui le sépare de l'éternité.

– Amen.

Une pulsation cardiaque. Encore une. Un autre battement. Le dernier ? Sa vie à rebours sature sa mémoire. Toutes ces images passées surgissent en tornade. Il voudrait effacer la douleur qui l'empêche de se remémorer le visage de cette fille, dans la cabane d'en face. Elle préférerait sourire au lieu de lui répondre. Elle avait de fines hanches et des épaules si droites que tout son corps semblait en équilibre en dessous, comme le fléau d'une balance. Elle avait le front suave. Un sourire à mille dents. Des yeux bruns, grands et vifs, qui guettaient la gaieté. Il aurait pu l'aimer. Lui faire plein d'enfants. Il tremble de regret. Elle serait devenue sa nouvelle femme et ils auraient élevé une tripotée de gosses. Si seulement il avait traversé la rue entre elle et lui.

Il sent le nœud qui serre. Il va finir sa vie au bout de cette fourche fruste, dans ce cercle formé par un bout de chanvre torsadé, les pieds ballottant vaguement, scruté par les corbeaux et ses cinq bourreaux. Le rituel est en cours. Il n'y a plus rien à faire.

La corde crisse et serre. Un papier sort d'une poche. Pendant que sa langue cogne contre le bout de tissu, des mots chargés d'absurde encrassent la nuit. Ils récitent :

– *Au nom des Chevaliers Immortels protecteurs de la race,*

LA FIÈVRE

*Au nom du Grand Cyclope garant de notre avenir,  
Au nom de la Cause perdue et de ses humiliés,  
L'Empire de l'Invisible et le Soleil Invincible t'ont  
condamné à mort.*

La suite s'est perdue au fond de son âme.

Demain, quand Memphis s'éveillera, la ville découvrira son corps bien vertical, bien aligné. Des gens passeront devant lui et feront des commentaires, gênés ou amusés. De longues heures s'écouleront avant que l'un d'eux estime que c'en était assez, qu'on en avait assez vu des Noirs suppliciés.

On fera une prière et on citera son nom. On chantera, un peu, à voix ténue et triste, comme on chante à chaque fois pour ceux qu'on a punis parce qu'ils avaient le tort de croire que même noir on pouvait être libre. On le mettra en terre et on parlera de lui au passé, comme des autres. C'est comme ça ! C'est le Sud.

## 2

Emmy dort encore. Rabougrie dans son lit. Ses bras adolescents agrippent le balluchon qui lui sert d'oreiller. Des soubresauts remontent le long de son échine, parfois jusqu'aux épaules, bifurquent vers son visage et impriment à sa bouche d'étranges balbutiements. Elle fait des bruits de succion, bave et grogne puis replonge dans son rêve.

Le jour s'est pointé charriant les bruits de la ville. Des rires. Des pas. Le couinement d'un essieu. Les sabots d'une mule butant sur un caillou qui éclate sous ses fers.

Une brise trimbale l'odeur d'une poudre lointaine, de celles dont on faisait les balles, autrefois, pendant la guerre, quand des Bleus tuaient des Gris par centaines de milliers. Emmy était presque là, dans le ventre de sa mère. Elle attendait que la paix soit signée pour montrer le bout de son nez.

Une explosion retentit.

– Papa ? demande-t-elle en sursaut, fouillant les coins

LA FIÈVRE

de la pièce et tombant sur sa mère qui s'approche, lentement, de sa démarche peu sûre.

– T'as encore fait une crise, ma fille chérie ?

Emmy tarde à répondre, le temps de faire le tri entre ses attentes et ses rêves, le vrai et ce qu'elle voudrait.

– Non. Pas cette fois. Je ne crois pas, en tout cas. J'ai pas mal aux épaules, dit-elle en s'étirant. Ni à la nuque. Non, maman. C'était pas une crise nerveuse. Je crois que c'était plutôt une sorte de cauchemar. Je suis en retard ?

Sa mère lève le nez et estime l'heure du jour.

– Non. Pas encore. Je n'ai pas entendu la cloche du débarcadère.

Le visage de sa mère est teinté de brun sale. Ses yeux opalescents fixent toujours leur néant, mais elle sent et entend bien mieux que les voyants. Elle le saurait déjà si son père était là. Ses sens ne la trompent pas.

Emmy frotte ses paupières comme pour chasser ses mauvais songes. Mais des images s'accrochent. Le visage d'un homme. Un paquet de bonbons dans un sachet de papier, bombé, comme rempli d'air. Emmy tendait les mains vers le cadeau de son père. Elle allait s'en saisir, mais il a éclaté comme une de ces baudruches que les gosses du quartier gonflent et font exploser lors de chaque carnaval. Et puis tout s'évanouit. Les bonbons et son père, ses attentes bernées. Depuis le temps qu'elle attend. Elle a tout un stock d'espoirs déçus à cause de lui. Sa tête en est farcie, et parfois elle se dit que ces

## LA FIÈVRE

crises étranges, ces spasmes épileptiques sont dus à ce trop-plein de dépits, à ces désillusions qui pourrissent au fond d'elle. Comme si elle les refoulait. C'est son père. C'est comme ça. Il a toujours été celui qui trompe son monde.

Dans les rues de Memphis, la grande fête s'annonce. Une partie de la ville va bientôt célébrer le jour de l'Indépendance. La pétarade commence. Des tas de déflagrations accompagnent les rires des gamins extasiés.

Emmy se penche par la lucarne. Les commerces sont fermés. Deux hommes endimanchés longent le trottoir d'en face. Un autre les salue. Emmy cherche les enfants et, en tendant le cou, voit une femme qui rabat un pan de sa longue jupe avant de traverser. Elle est jeune. Ses cheveux brun-roux tombent en guirlandes d'anglaises. Ses bottines sont couvertes de poussière et ses talons de bois battent les trottoirs de guingois, parfois mités, souvent branlants.

Au carrefour de Madison, en plissant les yeux pour contrer le soleil, elle distingue des fumerolles, des panaches d'explosifs et une bande de gamins accroupis dans un coin autour d'une allumette qui s'approche d'une mèche. Le feu prend. La mèche crépite et fume et les enfants éclatent plus vite que l'explosion, laissant dans leur sillage des crépitements de rire.

– Cessez ! lancent des vieilles barbes aux fenêtres.

Emmy se retourne.

– T'es sûre qu'il n'est pas arrivé ?

## LA FIÈVRE

Sa mère lui tend la robe qu'elle avait mise de côté. Toujours au même endroit, sur la chaise près de leur lit. Elle l'aide à s'habiller.

– Tu es tout énervée, ma fille. Calme-toi ! Tu sais bien qu'avec lui...

– Cette fois j'y crois, maman. Je suis sûre qu'il va venir.

Emmy palpe la lettre dans sa poche. C'est sa seule lettre de lui. La première en treize ans. Elle ne l'a jamais vu ni même entendu. Mais ces mots sont de lui. Billy Evans. Il écrit qu'il viendra par le vapeur le jour de son anniversaire.

Elle n'a qu'une vague idée de lui, forgée année après année, comme les pièces d'un puzzle. Elle se l'est représenté par la grâce des mots, des souvenirs semés chez les uns et les autres. D'abord ceux de sa mère qui répète souvent qu'il était grand et beau. Parfois, elle ajoute qu'il était pareil au fleuve, obstiné, impétueux, comme s'il avait quelque chose à prouver au monde, une revanche à prendre sur les obstacles dressés en travers de sa route...

« Qui pourrait redresser ce que Dieu a fait courbe, ma fille ? Hein ? Dis-moi ? Qui a ce pouvoir-là ? On n'oblige pas les étoiles à suivre un chemin de balises. Ton père est né comme ça, avec ses courbures. Toutes les jetées cherchant à l'orienter, toutes les digues visant à le contraindre, les pieux, le rabotage sont restés sans effet. »

Ensuite, elle se taisait, gardant le reste pour elle.

## LA FIÈVRE

Emmy a dû puiser à d'autres sources pour savoir. Chez des voisins. Chez des gens de passage. Dans la rue. Dans les champs. N'importe où. L'image de son père a gagné en nuances. Tous disaient qu'il était beau, certes, mais qu'il avait surtout la beauté des escrocs, de quoi désarmer les doutes, et une faconde à rouler les sceptiques. Emmy serrait les poings, souvent. Elle voulait les faire taire, tous ceux qui s'acharnaient sur les mauvais côtés de son père. D'autres présentaient les choses autrement. Pour eux, son père avait un don. Il était plus habile que le caméléon et plus malin qu'un comédien de la côte.

« Ton père ! Ah ça, ton père ! C'était quelqu'un, celui-là ! Billy avait le don de soumettre les esprits le temps d'y glisser une idée un peu folle, son idée, et de l'y faire germer. Si bien que les autres, y croyaient qu'ils avaient une idée bien à eux, un beau projet, comme celui de l'hôtel, et y se mettaient à l'œuvre. Il avait ce don-là. On peut dire qu'il savait provoquer l'ambition. Il semait la confiance. Après, pour la récolte... c'était une autre affaire. »

C'est ainsi que sur Main Street, dans le quartier commerçant, surgirent des fondations. Un hôtel allait naître. Le charpentier œuvrait. Le maçon s'activait. Un étage fut dressé puis le chantier cessa. Il fallait de l'argent et le compte n'y était pas. Le promoteur s'efforçait de convaincre les banquiers que l'argent arriverait, qu'il avait une idée et que, la guerre finie, il ferait des

## LA FIÈVRE

bénéfices. Quand il se retourna, Billy n'était plus là. Il avait disparu, avec quelques dollars, une avance pour l'idée de ce projet farfelu. Le promoteur paya, fut ruiné et finit par grossir les rangs de ceux qui maudissaient le nom de son père.

« Billy ! Quel numéro ! Billy ! Billy Evans ! Mais Dieu qu'il était beau. Et cette beauté-là, elle n'était pas volée. Normal qu'il ait pris la plus belle de Memphis. Ta mère, Emmy. Ton père était si beau. »

Les yeux vert printemps. Des dents plein la bouche. Et le reste, Emmy le jette dans l'eau du fleuve avec les grandes gueules de ces alligators qui se repaissent du mal et ruminent tout le bon. Pourvu qu'ils s'en étouffent, qu'ils finissent ventre en l'air.

Billy.

Son père.

Imaginé par elle et condamné par eux. Plus malin que tous les autres. Puni de penser plus vite. Condamné à se taire. Purgeant une peine au loin, parce qu'il s'était fait prendre, une fois de plus, une fois de trop. Emmy mit des années à comprendre le vrai sens des mots « peine de prison ».

Elle se disait qu'elle aussi était condamnée, à la même peine que lui. La peine de ne pas le voir. Elle s'était persuadée qu'ils étaient tristes ensemble, tous les deux, loin l'un de l'autre. Pas besoin de se voir pour s'aimer. Sa mère le lui prouve chaque jour. Elle l'aime aveuglément.